

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Onze abonnements servis pour le prix de dix (\$5.00).

On publiera quelques ANNONCES, à des conditions spéciales.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

G. CIMON,
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 28 OCTOBRE 1899

BONNES NOUVELLES

Plusieurs personnes se sont inquiétées de savoir si L'OISEAU-MOUCHE paraîtrait encore l'année prochaine. Vraiment, cela aurait bien valu la peine, de naître pour vivre si peu longtemps ! Notre journal a si bonne santé, il a tant d'envie de subsister encore, que nous venons justement de conclure avec notre imprimeur des arrangements pour l'impression de L'OISEAU-MOUCHE jusqu'à la fin de l'année 1894. Il vivra donc, et qu'on ne soit plus inquiet là-dessus.

* *

On s'est plaint assez souvent que notre journal était de format trop restreint. Nous le savons certes bien, puisque, la plupart du temps, c'est tout un problème que d'agencer la matière de ces quatre petites pages, par suite du défaut d'espace. Et que de fois il a fallu retarder la publication de tel ou tel article, pour la même raison !—Eh bien, nous avons trouvé le secret de donner beaucoup plus de matière, tout en conservant le format actuel, que les collectionneurs ne permettraient pas de modifier en quoi que ce soit. D'abord, à la fin des présents contrats des annonces que nous publions, nous les retranchons héroïquement. Ce sera en effet de l'héroïsme, car ces annonces nous donnent un joli revenu. Nous ne les avons acceptées que comme mesure de sûreté. Nous comprenons bien qu'une publication de ce genre ne doit avoir aucun aspect commercial ; mais, en même temps, il fallait ne rien épargner

pour assurer l'existence du journal. Or, cette existence est maintenant très solide avec les seuls abonnements, et nous prions Monsieur le Commerce d'aller sous d'autres cieux chercher un gîte qu'il trouvera fort aisément.

* *

La disparition des annonces nous vaudra presque une colonne additionnelle pour la matière à lire. Mais ce n'est rien encore. Le plus beau, c'est qu'il nous sera permis de donner du *petit texte* l'espace d'une, de deux et même, à l'occasion, de trois colonnes, ce qui va mettre nos écrivains bien plus à l'aise ; ils s'entendront dire moins souvent : "Il n'y a plus de place !" Mais les plus heureux seront les poètes de L'OISEAU-MOUCHE, qui gémissaient douloureusement chaque fois que l'un de leurs alexandrins se voyait illégalement séparé en deux lignes.—Mais il fallait employer moins de grands mots, ou même ne pas faire d'alexandrins ; il y a d'autres mesures en poésie...—Sans doute, sans doute ! Mais, ô vous qui parlez ainsi, croyez-vous qu'il n'en tient qu'au poète de faire des vers plus courts ou de n'employer que des mots de longueur raisonnable ? Comme si les nobles disciples d'Apollon pouvaient faire à leur guise, quand les divins délires les transportent... je ne sais où ! En tout cas, MM. les favoris des Muses, ce "petit texte" dont nous parlons sera votre salut ; déployez maintenant vos alexandrins dans toute leur majesté.....

* *

Donc, prosateurs, poètes, rédacteurs, et—peut-être—même les abonnés, tout le monde va être content. C'est un résultat qui a de la valeur.

ORNIS.

NOUS AUSSI NOUS ERRONS

L'erreur est un mal répandu dans les cinq parties du monde. Les philosophes, les hommes de génie, les savants et les ignorants, enfin tous héritent de cette cruelle maladie. Nous aussi, peuple écolier, nous errons, car nous croyons que les jours passés dans les maisons d'éducation sont pour nous des jours de captivité et de souffrance ; et que, nos études finies, nous marchons dans un chemin semé de roses. Mais comme toutes les erreurs ont rencontré des ennemis pour les combattre, celle-ci ne trouvera pas

non plus le champ libre ; elle devra lutter contre un terrible ennemi, c'est-à-dire, contre l'expérience de plusieurs années. En effet, huit ou dix ans de collège suffisent, je crois, pour nous mettre en état d'apprécier la vie de l'étudiant.

Ecoliers, que faisons-nous ? Quels sont nos devoirs d'état ? Oh ! nos occupations quotidiennes sont bien douces lorsque nous voulons nous donner la peine de réfléchir et d'être sérieux.

Notre règlement se résume en deux points : application à l'étude et soumission à nos supérieurs. Quelle différence entre nous et ceux qui nous commandent ! Eux aussi ont des supérieurs, des devoirs d'état comme nous, et ils ont, de plus, la lourde obligation de commander. Commander ! l'expérience prouve que c'est bien difficile. Comme leur tâche paraît dure, comparée à la nôtre ! Chers confrères, considérons leur position avec une intention droite, et hâtons-nous de conclure qu'il est plus doux d'obéir que de commander.

Au Séminaire, nous étudions, c'est vrai. Mais quels plaisirs et quels charmes ne trouvons-nous pas dans l'étude, à ce premier âge où notre intelligence perçoit avec tant de facilité, où notre mémoire est si vive, où notre caractère, encore facile à plier, acquiert une trempe solide, où toutes nos facultés sont préparées à recevoir la précieuse semence du beau, du bon et du vrai ! Dans les maisons d'éducation, nous avons le bonheur de nourrir notre intelligence d'une pure et saine philosophie, nous orons notre mémoire de la connaissance des hauts faits de l'histoire universelle, nous perfectionnons notre goût dans l'étude de la littérature et nous pouvons acquérir des notions exactes de toutes les sciences naturelles. Serons-nous assez ingrats pour méconnaître tant de bienfaits, et pour croire plus heureux que nous ceux qui sont sur la mer ténébreuse du monde ou qui n'ont pas l'avantage de couler les jours de leur jeunesse sous un toit béni, comme le nôtre, où l'on puise si abondamment aux sources de la vérité ?

Mais, disons-nous souvent, c'est pénible d'étudier, surtout quand nous n'aimons point cela. Oui, c'est pénible, mais pensons que nous sommes les enfants déchus d'un monde divinement ordonné, que nous portons la peine du péché de notre père Adam, et que le travail nous a été imposé par Dieu